

La pêche sur la Comoé (Côte d'Ivoire) : L'emprise des immigrants ghanéens

Résumé. — La pêche et la consommation du poisson ont une importance considérable en Afrique noire. En Côte d'Ivoire le poisson consommé est surtout originaire de la cuvette intérieure du Niger au Mali et de la région lagunaire et côtière ; cependant la pêche s'est développée sur les rivières, sur la Comoé en particulier où elle fait vivre une population assez importante. Ce fleuve long de 1160 kilomètres connaît une crue d'été et des basses eaux d'hiver très favorables à la pêche qui dure de six à huit mois. Jusqu'à l'arrivée des immigrants éwé, venus du Ghana, les peuples riverains, Baoulé, Agni, Attié, n'exploitaient presque pas le fleuve sauf les Agni. Les Ewé, arrivés après 1950 ont installé sept campements sur la moyenne Comoé. Leurs techniques de pêche sont artisanales, de même que celles des Agni, mais leur perfection atteint une grande efficacité ; pirogues et pagaies, filets et hameçons pour barrer le fleuve, nattes tressées constituent le matériel. La pêche se fait sous la direction rigoureuse du chef de campement (prise de poissons, vente, répartition du produit des ventes). Chez les autochtones agni elle n'est qu'une activité accessoire à côté de l'agriculture. Sur les rives de la Comoé coexistent, sans trop de heurts, deux types de population profondément différentes dans leur genre de vie ; les Ewé par leur expérience de la pêche pourraient servir d'exemple et éduquer les populations paysannes auxquelles ils apportent un appoint alimentaire précieux.

Summary. — Fishing on Comoé river. — Fishing and the consumption of fish have considerable importance in Black Africa. In Ivory Coast, the fish eaten originates in the main part from the inland basin of the Niger in Mali and from the lagoon and coastal regions ; however, fishing has grown on the rivers. Fishing on the Comoé, in particular, gives livelihood to a rather large population. This river, 1,160 kilometers in length, has high water in summer and low water in winter that is highly favorable for fishing, which lasts from 6 to 8 months. Until the appearance of Ewé immigrants, who came from Ghana, the river populations : Baoulé, Agni and Attié, hardly fished the river at all, with the exception of the Agni. The Ewes, who arrived after 1950, have set up 7 camp sites on the central Comoé. Their fishing techniques are of an artisan-type, as is the case for the Agni, but they are highly expert and efficient. The principal equipment used is : dug-out canoes and paddles, nets and hooks to set up barriers in the river, and plaited mats. Fishing is conducted under the sharp supervision of the camp chief (fish catching, selling, distribution of the sales benefits). Among the autochthonous Agni, fishing is only a supplementary activity to agriculture. Two different population groups, their manner of living totally distinct, live together on the banks of the Comoé without too much friction.

J. R. S. I. O. M.

Collection de Référence

18 AOUT 1971

n°

4931

The Ewes, because of their experience with fishing, can serve as examples and educate the peasant populations, to whose economy they contribute an important food product.

L'importance de la pêche n'est point à démontrer en Afrique noire en général et en Côte d'Ivoire en particulier, quand on sait combien le poisson est apprécié et constitue l'un des éléments importants de la nourriture africaine.

Sur la côte, comme sur les marchés de brousse les plus reculés de l'intérieur, partout le « tablier » propose invariablement ses petits lots sombres et hauts en odeur de poisson fumé et séché. Cependant le poisson frais y est pratiquement inconnu. En Côte d'Ivoire, ce poisson est originaire à la fois de l'étranger, en l'occurrence de la cuvette intérieure du Niger (région de Mopti au Mali), et de la zone lagunaire et océanique du pays. Ces zones de pêche ont été étudiées, en particulier en Basse Côte pour laquelle les renseignements sont nombreux concernant les techniques, les modes de vie et les hommes qui tirent leurs moyens d'existence de la pêche côtière.

La pêche sur les fleuves (Cavally, Sassandra, Bandama, Comoé) est moins connue, sans doute parce qu'elle fournit des quantités de poisson relativement faibles, qu'elle intéresse des populations peu nombreuses, ou que sur certains d'entre eux elle était, jusqu'à une époque récente, tout simplement ignorée. L'exemple de la Comoé moyenne, que nous nous proposons d'étudier, tend à prouver qu'en dépit d'un milieu particulièrement hostile (spasmes des crues, rapides, hauts fonds, végétation noyée, etc.), d'un plan d'eau étroit, étiré en un ruban tortueux et infini, une organisation rationnelle et originale a pu se développer, faire vivre et prospérer une population étrangère relativement importante. Elle méritait du géographe un intérêt qui dépasse la simple curiosité.

I. — Le milieu physique.

1. - *Hydrologie de la Comoé.*

Ce fleuve naît en Haute-Volta et parcourt 1 160 km avant d'atteindre l'océan. Son cours extrêmement sinueux sur un relief de vieilles mesas suit une direction grossièrement parallèle à la frontière ghané-ivoirienne. Le tronçon du fleuve qui nous intéresse représente environ le tiers inférieur de son cours. Il est tout entier situé dans la zone forestière, entre les 5° 30 et 7° 30 de latitude Nord.

La Comoé moyenne est soumise au régime du climat attién en deux saisons de pluies espacées (mars-juillet et octobre-novembre). Les débits sont cependant tributaires des climats plus septentrionaux, à cause de l'importance du bassin versant au Nord du 7° 30 de latitude.

Au Sud de cette ligne, la Comoé ne reçoit que deux affluents mineurs qui s'apparentent à des marigots (Bâ et Manzan sur la rive gauche) et leurs apports exercent une influence pratiquement nulle sur les débits. En fait, la courbe de son régime reste celle d'un véritable fleuve soudanais en climat subéquatorial, et ceci presque jusqu'à son embouchure. Ce régime conditionne entièrement les activités de la pêche : dans les six premiers mois de l'année, l'étiage est accusé, les débits restant toujours inférieurs à 100 m³/s à Aniassué (février 15 m³/s). En février-mars le fleuve, au maximum d'étiage, découvre les barrages rocheux, les cailloux, les bancs de sable encombrant son lit et séparant des biefs d'eaux mortes. Ce n'est qu'au niveau des rapides que le courant s'anime et chute en cascades. C'est l'époque par excellence de la pêche. La première saison des pluies passe sans grande répercussion sur le volume des eaux. Toutefois, dès la fin juillet et au mois d'août, la crue annuelle s'annonce par des pulsations du débit, le fleuve montant de 3 ou 4 cm pendant deux ou trois jours pour redescendre de 2 ou 3 : la tendance reste cependant ascendante. C'est l'époque où certains riverains mettent à l'eau des quantités de nasses.

Le 1^{er} septembre la Comoé « commence à remplir » selon une expression locale, la montée des eaux s'effectuant très régulièrement sans la moindre phase descendante. Cette montée s'accélère tout au long du mois pour plafonner à la fin. La période étale dure jusqu'au 15 octobre. C'est la crue : le fleuve submerge tous ses rapides que l'on ne soupçonne plus qu'au bouillonnement intense des eaux et à leur clameur ; il envahit son lit majeur, noie les plantations de cacao riveraines, remplit les marigots jusqu'à 1,5 km de leur confluence. Les eaux passent d'une teinte grise à un ocre jaune soutenu. Il est facile de comprendre dans de telles conditions l'interruption des activités de pêche : les filets, et même les pirogues, seraient balayés par les courants.

La décrue est brusque. En deux semaines, du 15 à la fin octobre, la Comoé réintègre son lit, et aux premiers jours de novembre réapparaissent les rochers qui la parsèment. Le débit chute de 500 m³/s en quelques jours, stagnant longuement autour des 400 m³/s qu'elle roulait dans sa phase ascendante d'août. Il baisse ensuite très lentement jusqu'à l'étiage de février. C'est à partir de novembre que commence la longue période où la pêche est favorable, mais l'amorce de la décrue l'est plus particulièrement : certains riverains barrent l'embouchure des marigots pour capturer le poisson tenté de suivre le courant ; les pêcheurs de profession lancent leur grande campagne de pêche, sans avoir à effectuer de longs déplacements.

2. - Place de la Comoé dans l'ensemble régional.

A l'Ouest comme à l'Est du fleuve, s'étend un immense glacis peu

élevé qui passe insensiblement de 120 à 220 mètres du Sud vers le Nord. La vallée ne représente pas un accident très marqué dans le paysage, mais elle constitue cependant une véritable frontière sur la plus grande partie de son cours inférieur :

— Obstacle naturel : la Comoé moyenne, non navigable à cause des rapides nombreux, n'est franchie qu'en quatre endroits : par deux gués à pirogues, un bac et par le pont « en dur » de la route Abidjan-Abengourou, seul ouvrage — jusqu'à celui de Moossou à l'embouchure du fleuve — qui permette le trafic permanent et sûr avec l'Est du pays.

— Frontière humaine : le fleuve limite le « pays » Baoulé et Agni au Nord d'une ligne Abengourou-Bokanda et le « pays » Attié et Agni au Sud d'une ligne Abengourou-Bongouanou. Cette frontière est absolument étanche à tel point qu'aucun village riverain de la Comoé ne possède de cultures sur la rive opposée. N'ayant aucun motif pour traverser le fleuve, les paysans appréhendent « d'aller sur l'eau » et ne construisent par conséquent pas de pirogues. La logique veut donc qu'ils ne pratiquent pas la pêche, sinon sous une forme épisodique et larvée de « calage » de nasses à certaines époques propices. Ils ne possèdent aucune technique de capture du poisson, aussi les Baoulé, les Agni et les Attié apparaissent-ils exclusivement comme des planteurs de café et de cacao, jaloux de leur isolement.

Ce schéma grossier présente une seule particularité. Au Sud de l'Indénié, le royaume du Bettié possède une enclave en terre Attié : les villages d'Akrébi et de Bettié cultivent des plantations sur la rive droite du fleuve. Dans ce dernier village, elles représentent environ le tiers du terroir en exploitation. Les échanges d'une rive à l'autre sont nombreux et constants : on compte 24 embarcadères de pirogues sur les 3 km des deux rives au niveau du village, plus d'une centaine sur la portion du fleuve qui intéresse le terroir. En l'espèce, les sociétés autochtones savent « aller sur l'eau », pêcher, creuser leurs pirogues, façonner leurs pagaies. La pirogue possède une double vocation : le transport à caractère agricole (produits de récolte, main-d'œuvre), l'utilisation comme instrument de pêche. Si l'activité principale reste essentiellement agricole, la pêche représente pour certains d'entre eux néanmoins, un moyen important de subsistance, à tel point qu'ils délaissent leurs plantations à certaines époques pourtant décisives du calendrier, pour s'adonner fébrilement à une recherche qui doit les sauver parfois de la disette.

II. — Le milieu biologique : les espèces pêchées.

Jusqu'à l'installation des pêcheurs ghanéens, la Comoé pouvait être considérée comme un fleuve vierge dont le milieu biologique naturel ne subissait guère d'altération par le fait d'une exploitation humaine.

L'activité des pêcheurs Ewé a modifié cet équilibre par leur connaissance et leur expérience de la pêche en lagune. Le caractère intensif de cette pêche a entraîné la diminution de certaines espèces, et d'une façon générale la quantité des prises. C'est la raison essentielle de l'essaimage successif des campements le long de la Comoé à la poursuite du poisson.

Le capitaine est le poisson le plus prestigieux du fleuve (*Lates niloticus*). Sa taille peut atteindre 1,60 m, son poids 50 kg, son prix à la vente 10 000 F CFA et plus. En dehors du capitaine pêché en toutes saisons (sauf en période de crue), les Ewé distinguent les espèces dont la capture est facile et abondante pendant les basses eaux, en période de montée et en période de descente du niveau aquatique. Le tableau I indique les espèces le plus couramment capturées que nous avons pu déterminer. Ci-dessous, nous répertorions quelques-unes d'entre elles dont la capture est plus rare ou plus épisodique.

Période de pêche favorable	Appellation Ewé	Appellation Agni	Désignation scientifique
en tous temps basses eaux	lessi	ahegounou	<i>Lates niloticus</i>
	adéou	apètrè	<i>Clarius liberiensis</i> (silure 1)
descente des eaux	agadan	brama	<i>Eutropius micropogon</i>
	bué	foro	<i>Mormyros Sp.</i>
	abogbo	quiryhi (?)	<i>Labeo Sp.</i>
	kièkiè	kokotijou	<i>Synodontis gambiensis</i>
	diablapa	balé	<i>Alestis rutilus</i>
montée des eaux	lifè	djoudjoua	<i>Sarcodaces odoë</i>
	bobolo	kondolo	<i>Chrysichthys migrodigitatus</i> (silure 2)
<i>Autres espèces.</i>	ashanti	assuéba	<i>Alestes nurse</i>
	magantéoué	dvakokoré	<i>Alestes longipinnis</i>
	agbasano	folan	<i>Distichodus Sp.</i>
	épair	adagni	<i>Citharhinus Sp.</i>
	deka	botoklé	<i>Polypterus palmas</i>
	boboué	bré	<i>Heterobranchus isopterus</i>
	akpa	akpatra	<i>Tilapia zilli</i>
bogboué	babaka	<i>Gnathonemus</i> (prob. <i>thomasi</i>).	

TABLEAU I. — Les espèces le plus couramment capturées.

Quelques autres espèces sont capturées si rarement qu'elles ne portent aucun nom vernaculaire. Leur connaissance, ainsi que celle de leurs mœurs, est indispensable pour acquérir la technique de capture, c'est-à-dire l'utilisation de la gamme des filets adéquats.

Sur ce fleuve apparemment inexploité et ignoré par les autochtones riverains, sauf très localement, se pratique et s'est développée une pêche présentant des caractères dont l'empirisme s'est élevé à un niveau scientifique.

III. — Colonisation de la Comoé par les pêcheurs ghanéens.

1. - *Situation actuelle de la pêche Ewé.*

Actuellement la Comoé moyenne se trouve implicitement divisée en sept tronçons correspondant chacun à la zone d'action d'un campement de pêche Ewé (Ghana). Sur les quelque 350 km de fleuve contrôlés par ce groupe ethnique, chacune d'entre elles a en moyenne 50 km de longueur. Les campements sont tous implantés sur la rive agni à l'exception de celui de M'Basso Attié, et situés aux abords immédiats du fleuve, parfois même sur ses berges inondables (Bettié). La proximité d'une piste carrossable permet l'évacuation facile des produits de la pêche soit frais, soit fumés, par les fourgonnettes Renault « 1 000 kg ». Cette sujétion de la piste et le fait que deux campements consécutifs n'ont pas le même effectif humain expliquent qu'ils ne soient pas nécessairement équidistants (16 km seulement séparent Tanoukro d'Assémaounou). Le tableau II montre l'importance du phénomène colonisateur : 280 personnes actives exploitent 350 km de fleuve, soit une personne pour 1,250 km environ. L'installation de ces campements étrangers à vocation extra-agricole dans une région toute entière tournée vers l'agriculture, est intéressante à double titre :

- par la personnalité des immigrants qui les occupent,
- par le processus de colonisation progressive du fleuve qu'elle sous-tend (fig. 1).

a) *Les immigrants Ewé :*

Les Ewé ou Evé constituent au Ghana un foyer ethnique distinct du groupe Akan. Certaines fractions ont été assujetties par les Achanti qui constituent le fondement humain du Sud du pays. Ils occupent la portion de territoire comprise entre la Volta et la frontière du Togo, et le groupe immigré de la Comoé est composé de Bakpa et de Mamfé originaires de la région lagunaire des bouches de la Volta (Adidomé, Sogakopé, Ada). Il s'agit donc au départ d'une émigration concertée de

	Km entre 2 campements	Pêcheurs	Seconds	Apprentis	Total pêcheurs	Femmes	Enfants	Total général	Filets	Nasses	Pirogues
Yabrosso		15	15	15	45	15	20	80	150	15 (chaînes d'hameçons) 1	15
	60										
Ameliakro		2	2	2	6	5	3	14	40	2 (chaînes d'hameçons) 2 (éperviers)	2
	54										
Tanoukro		6	6	6	18	5	10	33	79	(1 chaîne d'hameçons 24	6
	16										
Assemaounou		11		5	16	6	13	35	105	7 (chaînes d'hameçons)	5
	40										
Aniassué		9	9	9	27	10	25	53	121		9
	60										
M'Basso		4	6		10	3	2	15	73		4
	50										
Bettié		20 + le chef		8	29	9	12	50	120	8 harpons	8
					151	53	85	280	688		49

TABLEAU II. — *Les campements de pêche éwé sur la Comoé.*

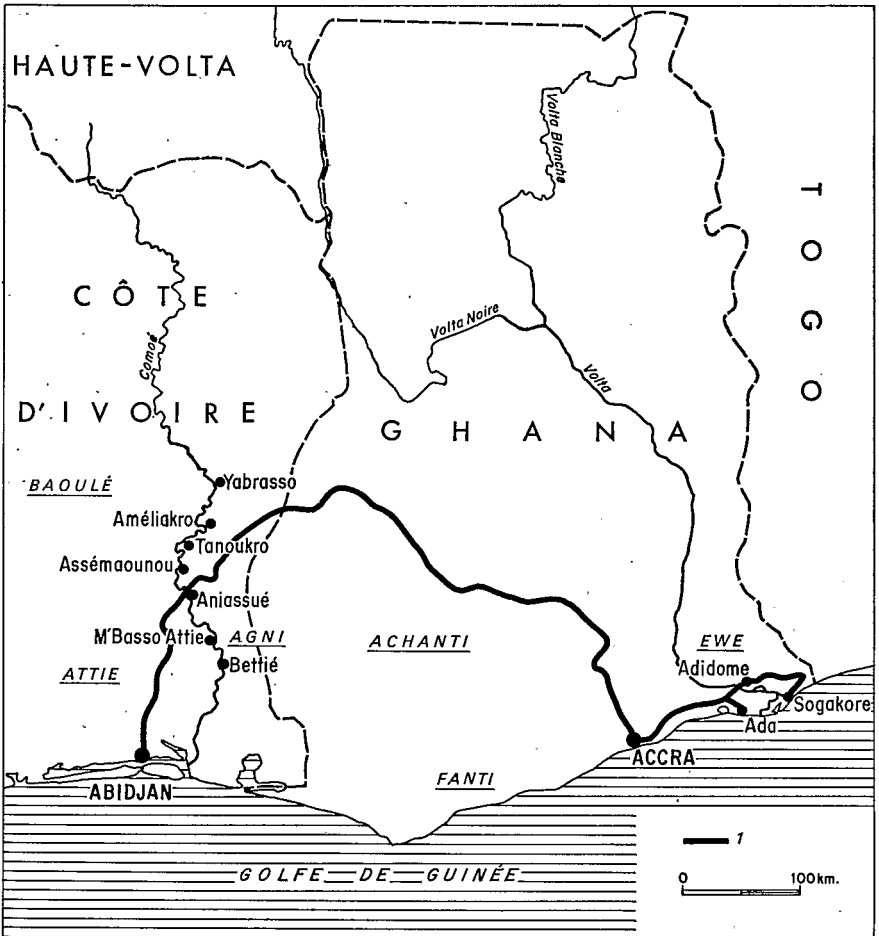


Fig. 1. — Situation et origine des pêcheurs de la Comoé.

1. Route empruntée par les immigrants ewé de Côte d'Ivoire.

spécialistes désireux de pratiquer leur art dans le lieu d'accueil. Or l'immigration ordinaire dans le Sud-Est ivoirien est constituée par des manœuvres Mossi (Haute-Volta) sans qualification, disposés à faire « n'importe quoi », c'est-à-dire, dans la presque totalité des cas, à offrir leurs bras pour les travaux de culture et de récolte du café et du cacao. L'exemple des Ghanéens est donc original et unique à la fois.

b) Amorce et développement de l'immigration :

L'implantation Ewé sur la Comoé a été tout à fait fortuite. Le chef du campement de Yabrosso avait quitté son pays en 1944 pour

aller pêcher sur la Volta dans la région de Dédougou (Haute-Volta). Quelques années plus tard, un marabout de Bondoukou lui ayant signalé un « grand fleuve où la pêche était inconnue », il vient sur la Comoé où, après une halte malheureuse à Sérébou en pays Koulango en 1950 (il est chassé), il s'arrête à Yabrasso plus loin en aval. Le processus d'installation est relativement simple, l'accueil autochtone s'avérant favorable. Un cadeau est offert au chef du village : un mouton et une bouteille de gin ; promesse est faite aussi de cadeaux permanents en nature à chaque retour de pêche. De plus, un sacrifice est offert à la Comoé pour se concilier les génies du fleuve. En fait, Yabrasso apparaît comme un campement pionnier, mais aussi comme une « école d'apprentissage » de la pêche. Après une longue reconnaissance, le chef part au Ghana recruter des apprentis qui pêcheront sous ses ordres. Celui-ci semble avoir acquis un droit moral de propriété sur le fleuve. Les apprentis se perfectionnent pendant deux ou trois ans à l'issue desquels ils désirent devenir à leur tour patrons pêcheurs. De plus, au fur et à mesure de l'augmentation du nombre des recrues, le campement arrive à saturation « économique », les prises deviennent moins importantes. Il faut songer à le quitter pour s'établir ailleurs. Le chef suggère alors un emplacement favorable qui aura été repéré en aval et demande au chef du village riverain la permission d'installer son pupille. C'est ainsi que la Comoé au Sud de Yabrasso est jalonnée par quatre autres campements satellites du premier. Seuls les promoteurs des campements de M'Basso et de Bettié n'entrent pas directement dans cette mouvance, bien que les liens ethniques restent très forts : le campement de Bettié apparaît comme le satellite de celui de M'Basso, car son chef, avant de l'installer, y avait résidé pendant une année. M'Basso, seul campement sur la rive droite de la Comoé en terre Attié, fait figure « d'école satellite » de Yabrasso, et de second point d'ancrage sur le fleuve puisque, au Sud de M'Basso, la pêche étrangère vient concurrencer la pêche autochtone agni.

2. - *La pêche chez les Agni et la pêche chez les Ewé.*

a) *Sur le plan du matériel :*

Le matériel employé par les Agni et celui utilisé par les Ewé présentent de grandes analogies, mais une analyse de détail montre un art et une adaptation au milieu, supérieurs chez les pêcheurs ghanéens.

Le principe de cette pêche est grossièrement simple ; il s'agit seulement de barrer le fleuve au moyen de filets : le poisson se prend en général par les ouïes dans les mailles. Encore faut-il bien connaître les endroits où caler les filets. Certaines zones sont peu poissonneuses,

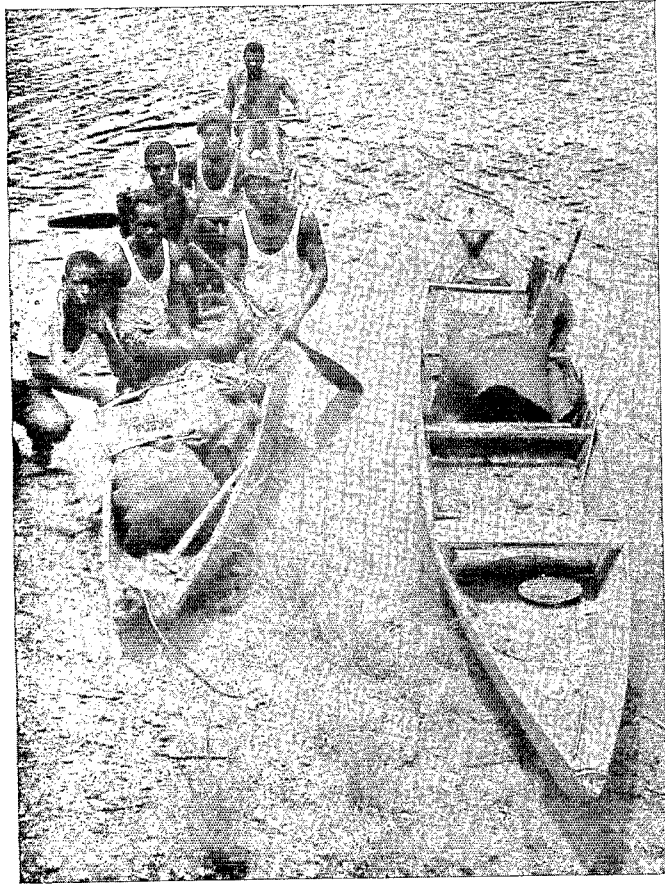
peu fréquentées à tel ou tel moment, d'autres, à telle ou telle époque, sont néfastes (roches de hauts fonds, courants, arbres noyés ou pourris-sants). Cette pêche est toujours diurne : la nuit, les hippopotames et les écueils feraient courir des dangers trop grands. Le matériel apparaît simple lui aussi : pirogues, pagaies, filets, chaînes d'hameçons, accessoirement nasses tressées.

Cependant, des différences très nettes se manifestent sur tous ces accessoires, qui montrent les styles de pêche différents et, en dépit des contacts entre autochtones et ghanéens, aucun échange n'intervient, aucun emprunt réciproque de techniques n'est réalisé.

Les pirogues :

La pirogue agni (*ele*) est très élémentaire : un tronc d'arbre évidé à l'épINETTE. Encore faut-il connaître l'essence de l'arbre adéquat, savoir l'abattre pour qu'au cours de sa chute le bois ne « vrille » pas, et surtout posséder la technique pour creuser la pirogue : on peut tirer jusqu'à trois pirogues de 5 à 6 mètres dans le même tronc. A Bettié, quatre planteurs savent les confectionner, et ajoutent ainsi quelques ressources complémentaires à leurs revenus agricoles : une embarcation pouvant recevoir 350 kg de charge vaut environ 10 000 F CFA. La pirogue agni, très solide mais lourde, est avant tout un outil agricole plus particulièrement destiné au transport de marchandises : sacs de cacao ou de café, régimes de bananes, etc. Leurs dimensions sont extrêmement variables : certaines peuvent être conçues pour porter jusqu'à 1 500 kg de charge, mais nécessitent l'effort de quatre rameurs.

Au contraire, la pirogue éwé (*envoù*) est stéréotypée de forme et de dimensions (4 et 6 mètres). Elle est d'ailleurs toujours montée par les mêmes artisans. C'est en effet une pirogue construite, contrairement à la pirogue agni qui est creusée. Sa caractéristique est d'être à fond plat, d'un tirant d'eau presque nul permettant de naviguer sans encombre sur des passes dangereuses à peine recouvertes par l'eau, extrêmement légère et maniable. Elle est faite d'un assemblage de planches clouées ou assujetties par des queues d'aronde et calfatées, qui témoignent d'une technologie savante (Pl. III, A et B) relevant de spécialistes. Son prix de revient s'élève à 16 000 F CFA (10 000 F de planches et clous + 6 000 F de main-d'œuvre). La construction des pirogues montre un rare degré de cohésion et de coopération intra-ethnique éwé. Les différents campements font connaître à Yabrasso leurs besoins annuels en la matière ; le chef fait alors appel à un technicien ghanéen qui se déplace spécialement dans chaque campement. Un contrat est conclu dont les termes sont les suivants : voyage remboursé (6 600 F aller-retour), en cadeau de bienvenue quelques litres de vin ou de bière (9 litres de vin, 5 bouteilles de bière à Bettié), et entré 5 400 et 6 000 F

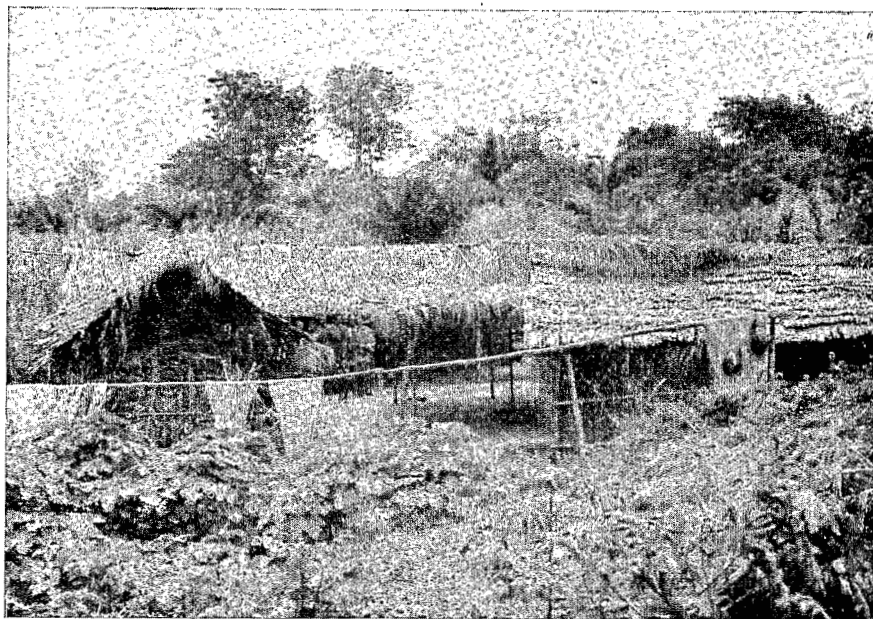


A. — Pirogue et pagaies agni, à gauche ;
pirogue éwé, à droite, à Bettié.



B. — Les deux pirogues de gauche sont éwé.
Noter la forme massive des pagaies éwé (avouti).

Clichés C. Surroca



A. — Le campement éwé d'Aniassué.

Noter la modestie de l'habitat et les filets mis à sécher sur une liane tendue.



B. — Four pour le fumage du poisson (Yabrasso).

Clichés C. Surroca

par pirogue construite. Pendant la durée de son travail, il est nourri gratuitement.

Accessoire indispensable de la pirogue, la pagaie agni (*tabongan*), lancéolée et effilée, est taillée dans la masse de l'aubier. Sculptées sur chaque face, deux nervures courent sur toute la longueur de la palme et la renforcent. La pagaie éwé (*avouti*), moins élégante, ressemble à une pelle faite de deux planchettes clouées de part et d'autre d'un manche. Massive, elle s'enfonce peu sous la surface de l'eau car, tout comme la pirogue, elle a été initialement destinée à une utilisation en milieu lagunaire, où la hauteur de l'eau est en général faible. Ce matériel, utilisé sans aucune modification notable sur un fleuve au lit cahotique, s'avère très efficace.

Les filets et accessoires de pêche :

Agni et Ewé se servent indifféremment du même assortiment composite de filets ou sennes de rivage, simples de conception, lestés de plomb et tendus par des flotteurs de bois extrêmement léger (*apelapé* en agni, *acoquoien* en éwé), en parasolier en général (*agoubaka*, *aloumankou*). Les filets ne diffèrent que par les dimensions de leurs mailles, appropriées aux diverses espèces de poisson. On en distingue sommairement chez les Ewé trois types :

— les filets à mailles serrées : 2,5 à 3 cm de côté pour les espèces de petite taille (*ounvè*),

— les filets dont les mailles ont 4 à 5 cm de côté (*aounten*) pour la plus grande partie des espèces pêchées (silures en particulier),

— les filets à grosses mailles (7 à 8 cm de côté), appelés *mouadèn*, destinés plus particulièrement à la capture des capitaines, et éventuellement de petits caïmans.

La longueur de ceux-ci varie peu : elle oscille entre 90 m pour les plus grands et 60 m pour les plus courts.

La seule différence existant entre le matériel des deux ethnies réside dans sa qualité. La majorité des campements éwé ont adopté le filet en nylon, plus résistant, de longévité nettement supérieure à celle du filet traditionnel en fibre de coton utilisé par les Agni qui le confectionnent encore eux-mêmes (Pl. IV, A). Ce caractère artisanal de la pêche agni entraîne une diversité plus grande qui se traduit par l'usage du carrelet et de l'épervier, filet lourd dont le maniement est difficile sur une pirogue instable. Bien qu'il soit confectionné localement, le filet revient cher, puisque la corde vaut 1475 F CFA le rouleau et le fil 450 F la bobine à la CODEGA de Treichville. Quant au filet de nylon, son prix s'établit à 7000 F pour le paquet de trois filets de 8 m. Le plomb de lest est acheté sur les marchés locaux, à bas prix puisqu'il

s'agit de matériel de récupération, ou en magasin (à Agnibilékrou) au prix de 200 F la plaque. Ainsi, un grand filet de barrage éwé dépasse 35 000 F, mais le nylon permet une fiabilité et un usage constants pendant deux années consécutives.

En dehors du filet, le matériel de pêche se résume à des « chaînes d'hameçons », longues cordes où sont fixés des hameçons à intervalles plus ou moins réguliers. Ces « chaînes » sont utilisées le long du rivage, où elles sont en général amarrées à des branchages ou à des troncs abattus dans l'eau. Ce procédé semble plus affectueux par les autochtones agni que par les Ewé qui en possèdent rarement plus d'une par pirogue.

Chaque embarcation possède un harpon à utiliser en cas de capture de capitaines de taille exceptionnelle.

Les nasses, confectionnées localement au moyen de palmes refendues, sont tantôt employées en grand nombre d'Aniassué à Bettié, tantôt ignorées comme à Yabrasso au Nord. Leur tressage n'est pas l'apanage d'une ethnie déterminée, et la célérité qui préside à leur multiplication au moment de l'amorce de la crue indique que leur efficacité est prouvée dans la capture des écrevisses ou des poissons remontant les petits marigots qui se remplissent alors lentement. De plus, ce moyen est économique (aucun débours monétaire) et de pratique peu astreignante.

b) *Sur le plan de la technique et de l'organisation :*

La campagne de pêche commence avec la lente décrue de la Comoé en novembre-décembre, et dure de six à huit mois. A Bettié, cette campagne s'ouvre pour les Agni par un hommage à la Comoé : un mouton est sacrifié sur ses bords, le contenu d'une bouteille de gin est bu par ceux qui s'adonnent habituellement à la pêche, après en avoir fait l'offrande de quelques gouttes à la terre. Chez les Ewé, aucune cérémonie semblable.

1) *La pratique et l'organisation de la pêche éwé :*

La pêche a lieu théoriquement tous les jours. En réalité, le samedi après-midi et le dimanche matin sont consacrés au repos et à la réparation des filets. Jusqu'au moment où le poisson est sorti de l'eau, la pêche est exclusivement une tâche masculine. Chaque pirogue représente une unité autonome qui comprend un équipage de trois hommes : le pêcheur et son apprenti, plus un enfant. Elle est équipée d'une pagaie par homme, d'une perche pour passer les rapides, d'une ou plusieurs chaînes d'hameçons et d'un nombre égal de filets pour chaque campement, en général de 15 à 20.

La répartition des tâches est nettement définie : pour se rendre sur les lieux de la pêche, les trois hommes pagaient simultanément. A destination, l'enfant tient et dévide les filets que le pêcheur jette à l'eau et apprête selon le profil local du fleuve. Il les accroche par une extrémité à des branchages riverains et leste l'autre au moyen d'un gros caillou, leur partie supérieure étant maintenue par les flotteurs légèrement au-dessous de la surface aquatique. Pendant ces opérations, l'apprenti a la responsabilité de maintenir et de déplacer lentement la pirogue.

L'opération inverse, le retrait des filets, est plus dangereuse. Ceux-ci sont alourdis par l'eau et éventuellement les prises. Dans ce cas, l'enfant maintient l'embarcation pendant que le pêcheur et l'apprenti amènent les filets à bord et tuent le poisson s'il y a lieu. Selon que la pêche s'est déroulée près ou loin du campement, le poisson est vendu frais ou fumé. Dans le deuxième cas, si la pêche s'avère fructueuse, l'enfant ou l'apprenti viennent au campement chercher les femmes qui établiront en pleine brousse ou dans le lit même du fleuve des « fours » de fortune où elles fumeront le poisson. Celui-ci est vendu frais quotidiennement par le pêcheur lui-même, mais sa femme peut également pratiquer la vente en son absence. Le campement de Yabrasso est plus particulièrement spécialisé dans la production et la vente du poisson fumé. La technique du fumage y est au point et plusieurs fours fonctionnent tout le jour. Ceux-ci, construits « en dur », c'est-à-dire en banco, sont de forme rectangulaire, surmontés d'une claie de bâtonnets sur laquelle repose le poisson, ou coniques, la fumée s'échappant alors par la « porte » avant (Pl. IV, B).

L'organisation de la pêche éwé est caractéristique de l'organisation du travail dans l'Afrique de l'Ouest, où le contrat à part de fruit connaît le plus de faveur, quelles que soient la forme et la qualification de l'emploi. Dans le cas présent, l'organisation de pêche revêt deux formes un peu différentes selon l'importance démographique des campements.

— Grands campements :

Les campements importants (Yabrasso, Aniassué, Bettié) font figure de véritables entreprises : le chef ne pêche pas lui-même. Les pêcheurs font partie d'un personnel contractuel venu « faire les six mois ». Le chef paie une patente pour toutes ses pirogues : en 1965, 70 000 F à Bettié, 69 000 à Aniassué, 31 335 à Yabrasso, car il possède l'entière propriété de tout le matériel de pêche. Ainsi chacune conservera-t-elle tout au long de la campagne le même équipage et les mêmes filets dont la responsabilité et la réparation sont à la charge du chef d'embarcation.

A chaque retour de pêche abondant, une certaine partie du poisson de chaque pirogue est prélevée pour la consommation quotidienne du

campement dont il constitue la base de l'alimentation. Ensuite le chef du campement examine les prises restantes et fixe leur valeur marchande. Le problème de l'écoulement ne se posant jamais, celle-ci correspond automatiquement au prix de vente. La valeur monétaire nette de la pêche quotidienne est ainsi déterminée pour chacune des embarcations. Il attribue alors à chaque pirogue autant de cailloux que de billets de 1 000 F sont contenus dans cette valeur, qu'il conserve dans une boîte en fer blanc distincte pour chaque pirogue et tenue au secret dans sa case. Cette boîte est tabou : quiconque en découvrirait l'emplacement, la manipulerait ou modifierait le nombre des cailloux, périrait inévitablement noyé dans le fleuve.

Le double de ces boîtes et de leur contenu (cailloux de couleur rouge) est donné à la femme du patron pêcheur ou, s'il est célibataire, à l'une des femmes du chef du campement. Le décompte des cailloux doit s'avérer exact pour chacune des parties et éviter toute contestation. Les produits pécuniaires résultant de la vente du poisson sont thésaurisés par le chef du campement. La répartition de l'argent intervient en fin de campagne, c'est-à-dire à l'époque où la crue de la Comoé s'accélère, interdisant pratiquement les sorties sur l'eau, et où les pêcheurs manifestent l'intention de voyager au Ghana. Après addition des cailloux de chaque boîte et leur conversion en espèces sonnantes, le processus de distribution s'opère de la façon suivante :

— le chef convoque pirogue après pirogue chacun des équipages et retire l'argent représentant la valeur des filets détériorés pendant la campagne.

— 10 % environ de la totalité des gains restants de chaque embarcation sont laissés à l'enfant ; 10 % reviennent ensuite à la femme qui s'est occupé du fumage et de la vente des produits de la pêche.

— le reste est alors divisé en trois parts égales, l'une revenant au chef du campement, la seconde au patron de l'embarcation, la dernière à son apprenti.

Ce système présente beaucoup d'analogies avec la pêche pratiquée sur les côtes languedociennes et espagnoles, de la Catalogne au Levant. Une ébauche de système mutualiste fonctionne en cas de maladie. Si un pêcheur est immobilisé par une affection grave, le chef du campement réunit ses subordonnés, et la dépense occasionnée par la maladie est répartie également entre tous les pêcheurs. Le chef prend à sa charge une part double de celle d'un simple patron de pêche, et, en outre, si nécessaire, le prix du transport du malade à l'hôpital ainsi que celui des personnes qui doivent l'accompagner. Pour une maladie de longue durée, il paie son voyage au Ghana.

Une variante de ce système existe à Bettié où la personnalisation des gains paraît plus poussée, en récompense des capacités de chacun.

D'abord, le taux des gains revenant à l'équipage est fixé à 40 % en début de campagne. Les femmes n'y ont aucun droit, mais reçoivent différents cadeaux pour l'aide qu'elles apportent. La répartition des bénéfices aux membres de l'équipage est effectuée par le chef du campement dans la case du pêcheur le plus âgé de la pirogue. Une surprime est attribuée au plus actif au détriment de ceux qui le sont moins. Par exemple, pour une pirogue dont le chef serait particulièrement dynamique et dont les bénéfices s'élèveraient à 100 000 F, la répartition s'effectuerait ainsi : 60 000 F au chef du campement ; 40 000 F à l'équipage ainsi distribués : 20 000 F au patron ; 10 000 F au second ; 10 000 F à l'apprenti.

Il est difficile d'apprécier les gains exacts d'une pirogue, étant donné les fluctuations existant entre les périodes de bonne et de mauvaise pêche. L'observation n'apporte rien, et on ne peut que s'en remettre aux affirmations des intéressés eux-mêmes, très souvent discrets ou réticents sur le sujet précis.

A titre d'exemple, nous avancerons les données fournies par le campement de Yabrasso. En 1964, 10 pirogues ont rapporté à leur équipage un revenu net de 70 000 F chacune (35 000 au patron ; 30 000 au second ; 5 000 à l'apprenti). 5 autres ont rapporté 69 000 F (50 000 + 15 000 + 4 000).

Si l'on tient compte du fait que le campement de Yabrasso comprend 80 habitants, le revenu monétaire net s'élèverait *per capita* à 13 062 F CFA en moyenne. Bien qu'il ne porte que sur la moitié d'une année, ce chiffre paraît assez faible et ne fournit qu'un ordre de grandeur. La réalité ne peut qu'être plus optimiste, sans quoi l'immigration ne présenterait aucun avantage réel.

— Autres campements :

Les autres campements (Améliakro, Tanoukro, Assémaounou et M'Basso Attié) ne ressemblent pas à ces entreprises de type « capitaliste ». Il s'agit de groupements de quelques patrons pêcheurs besogneux, seulement propriétaires de leur pirogue et de leur matériel. Étant presque tous passés par « l'école » de Yabrasso, on retrouve partout le schéma des structures générales qui régissent l'organisation de la pêche éwé, en particulier le régime du contrat. Cependant, les nuances résident dans les détails. Elles portent essentiellement sur deux points :

— la patente n'est pas payée exclusivement par le chef du campement, mais également répartie entre tous les patrons pêcheurs, voire même entre tous les membres des divers équipages.

— le partage des produits de la pêche n'est pas effectué suivant les mêmes critères que dans les gros campements. La part des femmes

et des apprentis ne représente plus que le 1/16 du produit net. La partie restante est toujours divisée en trois parts, mais le chef de pirogue qui est en même temps le propriétaire de l'embarcation, s'attribue les deux premières. La dernière revient au pêcheur en second. A Assémaounou, ce partage est encore plus subtil. Les bénéficiaires sont divisés en deux parties : la première revient au propriétaire-patron pêcheur ; la deuxième est divisée en trois parts égales allant au pêcheur en second, à l'apprenti et aux femmes.

Le produit des ventes quotidiennes est thésaurisé non par le chef du campement, mais par chacun des propriétaires de pirogue : le système des boîtes à cailloux disparaît donc complètement.

2) *Les caractéristiques de la pêche agni :*

De M'Basso Attié à Bettié, les autochtones pratiquent la pêche avec des fortunes très diverses. Il s'agit en l'occurrence d'une pêche à la petite semaine qui n'est en rien comparable avec l'organisation méthodique des immigrants éwé. D'une part, les produits de cette activité ne sont généralement pas vendus, mais autoconsommés frais. D'autre part, tous les propriétaires de pirogues ne pêchent pas. Ceux qui s'y adonnent ne le font qu'épisodiquement. A Bettié, la flottille compte 112 pirogues, propriété de 85 planteurs. Seuls une dizaine d'entre eux « vont sur l'eau » avec régularité. Il n'existe aucune organisation réelle. Tel planteur fabrique ou renouvelle ses filets à temps perdu et, seul, va les caler de temps à autre le soir, lorsqu'il désire améliorer la valeur nutritive du « foutou » traditionnel. De la même manière, il les relève ou les vérifie le matin au passage, lorsqu'il va sur sa plantation. Ainsi les pêcheurs agni ne constituent aucunement une gêne pour les pêcheurs éwé de Bettié à qui ils achètent le plus souvent du poisson.

Des embryons de campagne de pêche s'organisent cependant dans un but spéculatif à certaines époques de l'année. Pendant la période qui précède la traite, en juillet-août, les réserves monétaires des planteurs sont taries, et la production bananière — la banane-plantain constituant l'essentiel de leur nourriture — subit un net fléchissement. N'ayant pas les moyens d'en importer, certains planteurs sont contraints d'aller pêcher quand les travaux agricoles devraient retenir toute leur attention. Ceci dans un double but : d'une part faire face à la disette temporaire qui règne alors, et d'autre part faire éventuellement des grosses prises (caïmans en particulier) qui, ramenées, fumées, se vendront au prix fort au village, ce qui leur permettra d'acheter des bananes. Ainsi quelques planteurs frêtent deux ou trois pirogues et descendent le fleuve sur plusieurs dizaines de kilomètres, souvent au-delà de Malamalasso, pendant quinze à vingt jours. Ils fument leur

pêche au fur et à mesure sur place. Sans doute s'entraident-ils (passage des rapides, fumage, etc.), mais au retour au village chacun d'eux conserve le bénéfice de la totalité des prises qu'il a ramenées dans ses filets.

c) *L'écoulement des produits de la pêche :*

La pêche entre pour une part infime dans l'économie de marché des autochtones agni. Lorsque la vente du poisson intervient, elle s'effectue toujours autarciquement dans le cadre du village. Au contraire, l'existence des campements éwé repose sur la vente des captures à l'extérieur. Elle s'opère sous deux formes : le poisson frais dans 60 % des cas environ, et le poisson fumé dans 30 %, le reste étant auto-consommé. Les Ewé exercent une sorte de monopole, le poisson de la Comoé étant très apprécié dans la région. La concurrence du poisson séché importé du Mali ou d'Abidjan ne les atteint pas, car, sur les marchés de brousse, cette denrée se « mite » et revêt très rapidement l'aspect d'une pièce de dentelle à l'odeur significative. Aussi le poisson éwé ne pose aucun problème d'écoulement, à tel point que le marchandage sur les prix imposés par les pêcheurs est presque inconnu. Autre critère de la réputation de ce poisson, les femmes des campements ne se déplacent que très rarement dans les villes ou villages voisins pour proposer leur marchandise. Plus fréquemment, les acheteurs viennent en voiture aux campements retenir le poisson frais, avant même le retour des pirogues. La carte montre d'ailleurs que les aires de rayonnement des divers campements sont locales ou concernent la région immédiatement voisine.

Les femmes des pêcheurs interviennent uniquement au cours de deux opérations, le séchage et la vente, sans que celles-ci constituent leur domaine réservé. D'une façon générale, le pêcheur s'occupe lui-même de la vente de ses prises si celles-ci sont modestes ; il débite alors le poisson, l'apprête (celui-ci est souvent présenté recourbé en cercle, la bouche mordant la queue), et marchandise avec l'acheteur. La femme n'apparaît qu'en cas de pêche abondante, pour aider son mari, mais sous son contrôle direct. Son rôle est plus important dans la vente du poisson fumé, car le séchage lui incombe le plus souvent, ainsi que l'apprêt ultérieur. Elle mène alors l'opération jusqu'à son terme. De plus, le poisson fumé n'est pas toujours vendu sur place, et le rôle de la femme consiste à se déplacer pour le proposer dans les villages circumvoisins.

Le poisson est présenté à la vente de détail, soit frais, soit fumé, de deux manières :

— en tas de 3 à 7 unités pour les espèces de petite taille ; les tas, de volume égal, sont en général vendus 100 F CFA.

— à la pièce pour les poissons de taille moyenne (50 cm) ou de poids appréciable. Dans ce cas, le prix est fonction de la taille. Un capitaine de 1,50 m peut atteindre de 5 à 8 000 F. Cependant, si aucun acquéreur n'est intéressé par des pièces aussi importantes, celles-ci sont débitées et vendues au tas.

Il est malheureusement impossible d'appréhender avec quelque certitude les revenus procurés par les ventes de poisson, tant celles-ci sont inégales et épisodiques. On ne peut que faire crédit, pour les estimer, aux aveux des patrons pêcheurs, mais elles entrent pour une part non négligeable dans l'économie régionale.

d) *Du point de vue de l'habitat et du mode de vie :*

L'habitat et le mode de vie des Agni et des pêcheurs éwé diffèrent radicalement. Les premiers sont planteurs, donc pêcheurs occasionnels, les seconds appartiennent spécifiquement au monde clos de la pêche. Certaines constantes, que l'on retrouve d'ailleurs dans d'autres sociétés européennes ou latino-américaines, soulignent la pureté de ce monde et balaient l'équivoque.

L'habitat des pêcheurs éwé se caractérise par son isolement et sa modestie. Ces campements d'étrangers portent toujours l'appellation du village auprès duquel ils sont fixés, mais sont totalement autonomes, sauf Améliakro et Tanoukro qui constituent des cas d'espèce. A Améliakro, le chef des pêcheurs a épousé une fille agni du village. Ce mariage mixte a entraîné l'installation d'une petite colonie éwé *intra muros* qui ne se sentait pas assez forte (14 personnes) pour constituer un campement au bord de la Comoé distante de 3 km. Les pêcheurs étrangers sont quelque peu phagocytés par le milieu d'accueil. Dans le second cas, le roi agni Bonzou II a présidé à l'installation des pêcheurs à Tanoukro, et l'accueil qu'ils ont reçu (logement dans des cases « en dur » proposées par la population) leur interdisait d'aller vivre à l'écart, attitude qui aurait pu être interprétée comme incorrecte par leurs hôtes.

En général, le campement des pêcheurs ghanéens est isolé du village autochtone par une distance qui varie de 50 à 1 500 m, et représente l'espace qui sépare le village des berges du fleuve. A l'image du village agni, le hameau éwé est permanent et comprend des groupes de quatre cases enserrant une « cour ». L'apparence est très pauvre. Les cases sont construites très rapidement. Les murs sont faits de palmes fichées en terre côte à côte, sans aucun liant de « banco ». Le toit est un assemblage de plaques de papo. Le campement de Yabrasso, parce que le plus ancien, affiche le « luxe » de murs en banco armé ou en atakora, recouverts par des toits d'herbes de brousse dites « herbes à éléphants », vu la latitude de la région. Outre les cases et les « apa-

tams » de réunion, le hameau éwé se singularise par des séries de cordes tendues supportant les filets mis à égoutter, et quelques fours à fumer le poisson.

A la simplicité de l'habitat correspond la simplicité du mode de vie. Le pêcheur tire son existence de la seule pêche et, sur les lieux de son travail, ne se distrait pas par d'autres activités. Il se nourrit presque exclusivement de poisson. Il achète seulement du riz et des ignames, plus rarement des bananes-plantain et du manioc. D'ailleurs, il veut ignorer l'agriculture. Aucune femme de pêcheur ne cultive le moindre jardin de case, à tel point qu'aucun campement éwé n'est ombragé par de la végétation domestique souvent révélatrice de l'impact humain, telle que le papayer. Aucun pêcheur, à la morte saison, ne va grossir la masse de la main-d'œuvre agricole contractuelle dans les plantations caféières ou cacaoyères des autochtones. Il est pêcheur, et seulement cela, contrairement à l'Agni touche-à-tout.

Dès la fin de la campagne sur la Comoé, les Ewé laissent un gardien au campement, et s'en vont à tour de rôle au Ghana où ils continuent à pêcher en lagune ou à l'embouchure de la Volta, ou bien s'adonnent à des tâches diverses (commerce de boutique en particulier). De toute façon, les gains obtenus en Côte d'Ivoire ne sont jamais réinvestis ou dépensés sur place, mais exportés au Ghana.

Conclusion.

Intérêt et perspectives de la pêche ghanéenne :

La présence d'une colonie étrangère pratiquant une monoactivité aussi spéciale que la pêche en eau douce présente un grand intérêt, mais n'est pas sans poser quelques problèmes de relations conflictuelles avec les populations locales.

Cet intérêt se situe sur deux plans. D'une part, dans un rayon de 30 à 50 km en moyenne, les populations locales peuvent être ravitaillées en poisson frais très facilement. L'enrichissement en protéines de l'alimentation locale pourrait encore être renforcé s'il était permis aux Ewé de vendre fraîche la totalité de leurs prises. Il suffirait pour cela qu'un petit réseau de collecte et de distribution s'établisse régulièrement entre les campements éwé et les villages immédiatement voisins. Il faut tenir compte cependant de la chaleur du climat et du fait qu'un système frigorifique même simple (glace pilée) n'est pas encore concevable, et relèverait beaucoup trop le prix de vente au détail en interdisant l'achat à des populations aux revenus modestes. Cependant la coordination ramassage-pêche pourrait se structurer mieux, leurs pêcheurs multipliant leur activité aux heures précédant le

passage du véhicule. Le poisson frais connaîtrait une diffusion plus large encore, alors que bien des paysans, dont le village n'est distant que de quelques kilomètres de la Comoé, n'en ont jamais consommé de leur vie.

D'autre part, sur le plan humain, les pêcheurs éwé pourraient faire figure de guides et d'instructeurs, habituer les populations essentiellement terriennes à vaincre les problèmes posés par un fleuve et les angoisses ou interdits qui y sont liés. « L'école » de pêche de Yabrasso, qui fonctionne parfaitement pour les immigrants, pourrait également servir de banc d'essai pour les autochtones. Le ghetto dans lequel semblent s'isoler les Éwé pourrait éclater, et l'assimilation serait facilitée. En ce sens, l'expérience de Tanoukro où le chef a épousé une femme agni, et d'Améliakro où les pêcheurs se sont facilement intégrés au milieu villageois, est une intéressante perspective d'avenir. Malheureusement des problèmes essentiellement humains, mais aussi économiques, risquent de surgir et d'interrompre une expérience d'un intérêt incontestable.

En effet, le contact des autochtones avec une société aussi dynamique et organisée que celle des Éwé risque dans certains cas de déboucher sur des conflits. A Bettié, le succès des pêcheurs est en butte à la jalousie des planteurs locaux. Bien que ceux-ci respectent le paiement du tribut qui leur fut imposé, en l'occurrence le ravitaillement en poisson du chef de canton, ce dernier a pris prétexte qu'il ne l'était point scrupuleusement pour pousser la population villageoise à exiger leur départ. Un groupe de jeunes planteurs a même fondé une « Coopérative de pêche » payant officiellement la patente et ayant pour seul but de s'arroger, du fait de leur nationalité, l'exclusivité de la pêche locale. Par conséquent, dans le seul cas où étrangers et autochtones se concurrencent sur le fleuve dans la pratique de la pêche, une tension est née.

En second lieu, depuis une douzaine d'années qu'ils exploitent leur secteur, les pêcheurs de Yabrasso enregistrent un lent déclin d'ensemble de leurs prises. A cette surexploitation locale du fleuve ont contribué le nombre élevé et la ventilation constante de la main-d'œuvre de pêche. Déjà un certain nombre de pêcheurs ont l'intention de fonder un nouveau campement à l'aval de la zone d'intervention de leurs compatriotes de Bettié, c'est-à-dire à l'aval des rapides de Malamalasso. Cette zone de la Comoé inférieure est inhabitée jusqu'à Alépé, où les Ghanéens désireraient s'établir. Les contacts pris dans cette ville se révéleraient favorables. Alépé serait le dernier jalon de la colonisation de la Comoé par les Éwé. Plus au Sud, ils se heurteraient aux pêcheurs autochtones ébrié de l'aire des lagunes.

A l'heure où la Côte d'Ivoire est entrée dans l'ère hydro-électrique avec les barrages d'Ayamé, et où elle projette la construction à Kossou

sur le Bandama d'un barrage géant entraînant la création d'une retenue imposante, ne conviendrait-il pas d'envisager les ressources connexes que sous-tendent ces réalisations ? Ces retenues, après la disparition totale de la végétation, peuvent rapidement constituer des viviers intérieurs importants. L'expérience des pêcheurs issus des lagunes du Ghana et exerçant leur métier dans un milieu fluvial assez différent, pourrait être mise utilement à profit dans la mesure où il serait possible de procurer en permanence aux populations du centre du pays une alimentation nouvelle, bon marché et dont la diffusion facile ne pourrait que s'accroître.

Les populations lagunaires de pêcheurs (Ebrié, Alladian, Eotilé, etc.) seraient moins compétentes pour remplir ce rôle et moins à l'aise que les Ewé — car peu enclines à l'émigration — dans ce milieu nouveau et inconnu, assez différent du milieu particulier des lagunes.

Claude SURROCA.

CLAUDE SURROCA

LA PÊCHE SUR LA COMOÉ
(Côte d'Ivoire)

L'EMPRISE DES IMMIGRANTS
GHANÉENS



Extrait de la revue « Les Cahiers d'Outre-Mer »
Tome XXIV - N° 93 - pp. 73-93

Janv. Mars 1971

18 AOUT 1971
C. A. S. I. O. M.
Collection de Référence

n°
4931